

LES ELTYCHEV

Roman Sentchine

LES ELTYCHEV

Traduit du russe par Maud Mabillard

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Eltychevy*
Copyright © Roman Senchin 2009
pour l'édition originale.
Agreement via
www.nibbe-wiedling.com

© 2013, Les Éditions Noir sur Blanc, CH-1003 Lausanne
pour la traduction française.

ISBN : 978-2-88250-319-0

Chapitre premier

Comme beaucoup de ses contemporains, Nikolaï Mikhaïlovitch Eltychev avait passé la plus grande partie de son existence persuadé qu'il devait se comporter humainement, remplir correctement ses fonctions, et que ses mérites se veraient peu à peu récompensés. Par un grade plus élevé, l'attribution d'un appartement, une augmentation de salaire qui permettrait, en mettant un peu de côté chaque mois, d'économiser de quoi s'acheter un frigo pour commencer, puis une paroi murale, un service en cristal, et pour finir : une voiture. À une certaine époque, Nikolaï Mikhaïlovitch aimait beaucoup les Jigouli modèle six. C'était son rêve.

Bien sûr, ils n'avaient pas eu tout à fait tort d'espérer. On leur avait donné un appartement, un deux pièces. Il est vrai qu'en recevant les clés, ni Nikolaï Mikhaïlovitch, ni sa femme n'avaient accordé d'importance au fait que c'était un logement de fonction – ils étaient bien trop contents. L'appartement était grand, il leur semblait même immense, et leurs deux fils de neuf et six ans, Artiom et Denis, pouvaient désormais se démener, éparpillant leurs jouets un peu partout sans les gêner, sans être constamment fourrés dans leurs pattes. Il y avait de la place pour tous... L'avancement de Nikolaï Mikhaïlovitch était plutôt lent, mais sûr : de sergent à lieutenant-chef, cela correspondait presque à son ancienneté. Et son salaire lui avait permis d'économiser un peu, ils avaient

acheté une voiture en quatre-vingt-sept, certes pas une Jigouli six, mais une trois, d'occasion, avec déjà quarante mille kilomètres au compteur, mais tout de même... L'ennui, c'est qu'ils n'avaient pas obtenu d'emplacement pour un box, la voiture stationnait dans la cour de l'immeuble et la rouille rongait inexorablement le bas de caisse. Mais, par la suite, ils achetèrent un garage préfabriqué, étanche, avec chauffage, sous-sol et fosse mécanique. Une bonne affaire. Et quand la Jigouli devint trop usée, ils la vendirent pour pièces, ajoutèrent de l'argent et prirent une Moskvitch deux mille cent quarante et un.

Oui, jusqu'à un certain moment, la vie s'était écoulée, si ce n'est facilement, tout au moins correctement dans l'ensemble. La TV en noir et blanc Record avait été remplacée par une Rubin couleur, puis par une Samsung, le buffet en contreplaqué par une paroi murale haute et élégante, à grande capacité de rangement. L'aîné des garçons, Artiom, avait suivi l'école jusqu'en dixième, et non jusqu'en huitième¹ comme en son temps Nikolaï Mikhaïlovitch (qui avait dû aller travailler – sa mère ne s'en sortait pas, seule avec quatre enfants), il se préparait à entrer à l'Institut pédagogique, en faculté d'histoire. Le cadet étudiait plutôt bien à l'école, faisait de la boxe. Leur mère était employée à la bibliothèque centrale de la ville...

Au moment où, tel un héros de conte de fées, il était arrivé à un carrefour et aurait dû choisir un chemin, Eltychev n'avait pas bougé. Le moment avait en fait duré plusieurs années pénibles, houleuses, qui s'étaient révélées décisives. Et si Nikolaï Eltychev avait manqué le coche, ce n'était pas faute d'avoir observé, pesé le pour et le contre, évalué ses chances ; mais il n'avait pas cru que la vie pouvait prendre un tout autre cours et qu'il avait la possibilité de s'échapper loin devant les autres.

Plus tard, en serrant les poings à s'en faire mal, Nikolaï Eltychev se rappelait comment on lui avait proposé de démissionner, « d'entrer dans les affaires », « de s'associer », com-

1. L'école obligatoire allait de la première à la huitième (de sept à quinze ans) ; elle permettait de commencer ensuite une formation dans une école technique. Si l'élève continuait jusqu'en dixième, il avait accès à des études supérieures (niveau baccalauréat). *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

ment il avait laissé passer telle ou telle occasion de réellement changer son destin. Mais il n'avait pas pu se décider. Peut-être qu'il avait eu raison : un certain nombre de ceux qui étaient entrés dans les affaires avaient vite été éliminés, tués ; d'autres s'étaient retrouvés en prison, mais quelques-uns vivaient maintenant sur un tel pied qu'il n'osait plus les aborder : ils étaient à un autre niveau. Hum, c'était comme un jeu vidéo compliqué auquel il fallait consacrer des années pour espérer gagner... Oui, en refusant à l'époque de les suivre, d'affronter les dangers qui les attendaient sur le chemin menant au présent, Eltychev avait perdu le droit de se rapprocher aujourd'hui des vainqueurs. Il devait soit se résigner à son sort, soit tenter de les rattraper, c'est-à-dire se poser en concurrent, en rival. D'un autre côté, impossible aujourd'hui de faire comme au début des années quatre-vingt-dix, quand, partant de zéro, à la seule force de ses cordes vocales, de ses poings, avec une bouteille de cognac, on pouvait monter une affaire. Ouvrir un business. Et puis, à son âge... Cinquante ans, tout de même.

Son irritation grandissait, devenait de plus en plus aiguë. Tout l'irritait : son appartement, ratatiné par l'entassement progressif des objets, par la taille de ses fils devenus adultes et le volume de sa femme empâtée ; le bourdonnement du chauffe-eau, un son qui, à l'époque, après la vie en baraquement, leur plaisait tant ; le service monotone et abrutissant qui, en dépit de tous ses efforts, ne lui rapportait pas de quoi vivre normalement ; les voitures de luxe dans les rues, les vitrines élégantes et la foule bigarrée sur les trottoirs. Les détails de son quotidien l'irritaient : il s'énervait de se coucher chaque soir en sachant qu'il ne parviendrait pas à s'endormir avant longtemps ; ses repas l'irritaient, les aliments jamais bons, toujours fades, qu'il fallait mettre dans sa bouche, mâcher avec des dents gâtées, avaler. Ses lacets l'irritaient, l'escalier de béton ébréché dans l'entrée de son immeuble... « Et tout ça ne changera jamais, jamais » : cette idée lui martelait douloureusement le cerveau. Parfois, une autre idée le transperçait, presque une crainte de vieillard : « Pourvu, au moins, que ça n'empire pas. »

Pourtant, beaucoup de gens auraient bien voulu être à la place de Nikolaï Mikhaïlovitch. Il était parvenu, à la fin d'une longue liste d'attente, et après une lutte sérieuse, à obtenir un

poste considéré comme un bon filon : officier dans un desoûloir. Eltychev lui-même se réjouissait, au début, de prendre son service (il était de garde tous les quatre jours), il attendait quelque chose de merveilleux... Enfin, pas « quelque chose » mais, très concrètement, un richard soûl comme un cochon avec les poches bourrées de billets...

Ce genre de situations se produisait réellement, à en croire la légende des cellules de dégrisement, et l'officier de service voyait sa fortune faite en un clin d'œil. Comme celui qui avait « gagné » en quelques mois de quoi s'offrir une Toyota...

On ne peut pas dire qu'Eltychev ne récoltait absolument rien, mais ses gains restaient modestes, voire outrageusement médiocres, et son temps de garde était en grande partie gaspillé en sordides histoires de SDF alcoolos. Petit à petit, il finit par perdre la foi en la chance, et ne se rendait plus à son travail qu'à son corps défendant, avec rancœur. Une rancœur qui, même s'il se gardait bien de le reconnaître, était surtout dirigée contre lui-même.

La garde qui se révéla être sa dernière commença comme d'habitude : vers cinq heures du soir, le vingt-quatre avril deux mille deux, Eltychev, qui avait bien dormi et pris un solide repas, mais portait les marques d'une fatigue chronique, fit son apparition dans le bâtiment de service.

Le dessoûloir se trouvait en plein centre-ville. Si la bâtisse sans étage, aux façades grises, aux petites fenêtres poussiéreuses, n'attirait pas l'attention des passants, ceux qui savaient ce qu'il y avait à l'intérieur évitaient de passer devant, surtout s'ils étaient un peu pompettes. Seuls les policiers, les médecins et les parents d'un « pensionnaire » s'y rendaient directement, ouvraient la lourde porte en bois et disparaissaient momentanément dans ce petit univers mal éclairé, étouffant et sinistre...

Deux personnes se faisaient face de part et d'autre de la table du poste : le lieutenant Pakhomine, qui allait transmettre la garde à Eltychev pour les vingt-quatre heures suivantes, et un garçon d'environ vingt-cinq ans. Le garçon, recroquevillé sur lui-même comme s'il avait froid, faisait grise mine.

– Tu comprends, lui disait Pakhomine à mi-voix, d'un ton persuasif et sérieux, que tu ne pourras sortir d'ici qu'après avoir payé une amende. Hein ? Deux cent soixante-quatre roubles. Tu

en as cent vingt sur toi. Il en faut encore... Euh euh... Encore cent quarante-quatre. Arrondissons à cent cinquante. Hein ?

Les stupides « hein » de Pakhomine ne manquaient pas d'irriter Eltychev. Pourtant, il s'était déjà surpris à faire la même chose dans des discussions avec ce genre de clients. Pour mieux se faire comprendre.

– Mais il faut vous le dire combien de fois que je ne les ai pas ? grommela le garçon...

– Trouve-les, l'interrompt Pakhomine. Emprunte. Tu as de la famille, des connaissances. Nous pouvons même te conduire chez eux. Hein ? On fait le taxi.

Le jeune haussa les épaules, ne dit rien.

– Écoute bien, fit Pakhomine qui commençait à perdre patience, tu n'as pas de passeport, aucune pièce d'identité. Tu es au courant – hein ? – que je peux te garder trois jours ? Jusqu'à ce qu'on puisse vérifier ton identité. Qu'est-ce que tu en dis ?

Le garçon continuait à se taire.

Nikolaï Mikhaïlovitch leva le bras pour regarder sa montre. Il restait vingt minutes avant le début de sa garde. Et il devait encore se faire transmettre les dossiers.

– Dis, Vitali, s'adressa-t-il à Pakhomine d'un ton volontairement nonchalant, et même avec une petite note de gaieté, si tu l'amenais au poste et lui collais quinze jours ? Pourquoi tu te donnes tout ce mal ? Écris qu'il a résisté aux injonctions, qu'il a fait du boucan toute la nuit ici...

Pakhomine prit la balle au bond :

– Oui, il a qu'à balayer dehors, ou mieux, se taper les chiottes. Je m'en occupe. Hein ? Il referma bruyamment un dossier de quittances. Allez, on y va, dit-il au garçon, direction le poste de police central. Tu y passes une nuit et demain, le tribunal.

– Comment, le..., s'effraya le garçon, mais je...

– Quoi encore ? Le lieutenant se prenait au jeu. Allez, allez.

– Il y a bien ma tante... On peut essayer. Mais c'est risqué.

– Pour qui ? dit théâtralement Eltychev.

– Ben, moi, elle va m'étriper... Quand elle saura que j'étais ici.

– Elle aura raison. Fallait pas boire autant. Et jusqu'à nouvel avis, les services d'un poste médicalisé de dégrisement sont toujours payants. Hein ? Pakhomine se tourna vers un sergent

qui fumait près de la cellule de garde à vue. Hé, Sergueï, accompagne notre ami. Elle vit loin, ta tante ?

– Non, pas tellement. Derrière la gare routière...

– Tu vois, tout s'arrange. Tu nous ramènes cent cinquante roubles, on te rend tes affaires, et tu seras libre comme l'air.

Le sergent sortit avec le garçon. On entendit démarrer un camion Ouazik.

Pakhomine, épuisé, retomba sur sa chaise et ferma un instant les yeux.

– Ooooh...

– Comment vont les affaires ? demanda Eltychev pour la forme. Il connaissait la réponse.

– Mal. Comme d'hab, ils avaient pas un radis... Je veux aller me coucher... Et je dois encore attendre ce débile.

Eltychev fit oui de la tête.

– Allez, en attendant je vais prendre le service.

– Ok.

Ils descendirent au sous-sol où se trouvait le dessoûloir proprement dit, jetèrent un œil aux cellules avec lits, aux toilettes, au vestiaire. Tout était en ordre. Ils remontèrent au bureau du poste. Eltychev signa dans le registre.

– Bon, on essaie les trophées ? dit Pakhomine d'un ton plus joyeux. Il ouvrit un tiroir de la table rempli de bouteilles de vodka. Tu veux laquelle, hein, Moscovite, Roue de la fortune, Zemskaïa ?

– Égal. De la « Roue ».

Le lieutenant s'empara de la bouteille, l'examina d'un air connaisseur.

– Elle a l'air ok. Et le type aussi, il avait un attaché-case. Il a dit qu'il était à un anniversaire et qu'il avait un peu exagéré...

– Vas-y, verse.

Nikolaï Mikhaïlovitch n'était pas un gros buveur ; il ne restait jamais plusieurs jours sans dessoûler. Mais il refusait rarement deux cents grammes de vodka¹. L'alcool avait un effet bienfaisant sur lui, il ne lui embrumait pas l'esprit, il semblait

1. En Russie, on boit la vodka en grammes. La portion de base (un demi-verre à vodka) est de cinquante grammes.

au contraire le laver de l'intérieur, le débarrasser d'une sorte de dépôt toxique.

Pakhomine avait également à manger : une tranche de saumon sous vide, un saucisson fumé, des beliachi¹ dans un sac plastique, du chocolat... Tout ce qu'on avait trouvé en possession des clients du dessoûloir ces dernières vingt-quatre heures.

– Allez, à la chance.

– Ouais, ça ne ferait pas de mal.

Ils trinquèrent dans des gobelets en plastique...

Quelques minutes avant cinq heures, la porte s'ouvrit sur deux sergents et une doctoresse, une grosse femme maussade au visage hommasse. Eltychev allait passer les prochaines vingt-quatre heures de garde en leur compagnie.

Un peu après cinq heures, le jeune homme revint avec l'argent, reçut ses affaires, une quittance, et fut relâché.

– Bon, c'est fini, soupira Pakhomine avec soulagement. Il rangea les bouteilles et les victuailles dans un sac. Bonne chance !

Nikolaï Mikhaïlovitch s'assit au bureau et regarda autour de lui, se familiarisant avec la pièce, la chaise, l'atmosphère.

Le poste était petit, sombre, et ses quelques lampes ne parvenaient pas à le remplir de lumière, de vie... Les murs étaient rugueux, vert pâle, avec deux fenêtres surmontées de barreaux, couvertes de poussière, qui ressemblaient à des crevasses noires. Des bancs sans dossier couraient tout le long des murs, s'interrompant à gauche de l'entrée, où l'espace était occupé par une étroite cellule pour les détenus agités. La table était placée devant l'entrée et, presque derrière le dos de Nikolaï Mikhaïlovitch, un escalier menait au sous-sol. On allait bientôt y traîner les ivrognes, et on entendrait alors monter les cris, le grondement des alcoolos dégoûtant et jurant. « Pff, j'en ai marre », grimaça Eltychev.

La doctoresse s'était installée près de lui. Sa blouse, qui avait été blanche, était devenue grise à force de lavages. Elle ouvrit un thermos, se versa un café dans sa tasse... Elle n'utilisait jamais la vaisselle du poste, ni la bouilloire électrique – elle

1. Rissoles à la viande, plat d'origine tatar mais aujourd'hui surtout produit de fast-food en Russie, de qualité souvent douteuse, vendu notamment dans les gares.

apportait tout de chez elle. « Vas-y, fais la dégoûtée. » Et Nikolai Mikhaïlovitch s'imagina qu'elle attrapait une maladie de la peau. Des boutons, une irritation, un abcès...

Il ouvrit le tiroir où Pakhomine avait laissé la Roue de la fortune vidée de moitié, les verres, du chocolat. Appela les sergents :

– Hé, la fine équipe, on prend une goutte avant le service ? À la santé des bons clients...

Jusqu'à dix heures du soir, le service fut calme et monotone. La police de la route et les agents de patrouille amenaient bien des poivrots, mais au compte-gouttes. Ils étaient tous âgés et, comme un fait exprès, parfaitement fauchés. Ils s'effondraient sur la chaise face à Nikolai Mikhaïlovitch et la doctoresse en poussant des grognements inarticulés, tentant mollement de démontrer qu'ils étaient presque sobres.

Les sergents leur fouillaient les poches, leur enlevaient les montres du poignet s'ils en avaient. Eltychev dressait un inventaire des objets, rédigeait un constat, la doctoresse faisait un rapport médical.

Puis les sergents les emmenaient en bas. Ils les faisaient se déshabiller, leur donnaient des couvertures et les enfermaient dans des cellules pourvues de lits. Ensuite ils remontaient, fumaient, bâillaient.

Après dix heures, l'atmosphère se détendit un peu. Les Ouazik et les Jigouli se succédaient devant le poste, les policiers franchissaient la porte du bâtiment en poussant ou tirant des clients, dont deux ou trois étaient dans les vapes et avaient de l'argent en poche. Pas de grosses sommes, mais tout de même. Se réjouissant qu'on ne les ait pas plumés au moment de l'arrestation, Eltychev faisait l'inventaire. Au lieu de « 3 320 roubles » il écrivait « 1 320 roubles » chez l'un, et chez l'autre « 598 roubles » au lieu de « 2 598 roubles ». Dans sa tête, il répartissait déjà les quatre mille roubles : mille cinq cents pour lui et la doctoresse, et cinq cents pour chacun des sergents.

Vers minuit, on leur amena six clients d'un coup. C'étaient des jeunes, bagarreurs, beurrés, bien sûr, mais surtout outrés d'avoir été arrêtés. Il fallut même tordre le bras à l'un d'entre eux.

– On les a pris près de *La Chauve-souris*, dit l’agent de patrouille. Il y a un concert aujourd’hui, y aura une tonne de soûlards.

– Vas-y, amène-les, approuva Nikolaï Mikhaïlovitch. On trouvera de la place pour tout le monde...

Les jeunes leur causèrent pas mal de boulot. Ils refusaient de reconnaître qu’ils étaient en état d’ivresse, alternaient les propositions de « s’entendre » et les menaces, voire les insultes. Celui à qui on avait dû tordre le bras affirmait qu’il était journaliste.

La doctoresse, d’ordinaire placide, était à bout :

– Bon, le journaliste, fais-nous dix flexions.

– Quoi ? Vous me prenez pour qui, un cobaye de laboratoire ?

– Alors je fais mon rapport. La doctoresse prit un stylo. Nom de famille, prénom ?

– Eh, de quel droit ?

– État d’ivresse au deuxième degré. Ça crève les yeux. Allez, tes papiers.

– Putain ! grommela le prétendu journaliste en commençant à faire une flexion. Il perdit l’équilibre et tomba sur le côté. La doctoresse se marra :

– Tu vois, et tu dis que tu n’es pas ivre.

– Je suis fatigué, c’est tout !

Ils réussirent tant bien que mal à enregistrer tous les jeunes, puis à les faire descendre. Ils avaient environ cinq mille roubles à eux tous, mais Eltychev craignit d’en prendre une partie – ils n’étaient pas assez soûls. Ils seraient bien capables d’aller tout raconter quelque part, ou d’aligner les plaintes.

– Oh, ce qu’il fait chaud, soupira la doctoresse, sortant de son sac une bouteille d’eau. On se croirait en été, et ils continuent à chauffer...

– Ils ont annoncé une baisse de température pour la semaine prochaine, répondit Nikolaï Mikhaïlovitch du bout des lèvres.

Il était souvent de garde avec cette doctoresse, mais ils pouvaient passer vingt-quatre heures sans échanger plus de dix phrases. Ils étaient assis à la même table, mais séparément, chacun faisant son travail. À la fin de la garde, ils se partageaient

l'argent, chacun partait de son côté... Quand le regard d'Eltychev se heurtait à son énorme visage, ses grosses mains, il était pris de répulsion, et il se mettait à plaindre le mari. Car sur l'annulaire de la doctoresse, disparaissant presque sous les plis de la peau, jaunissait une alliance... Le pauvre homme, comment pouvait-il, avec une telle femme...

Mais il se souvenait alors de sa propre femme – également empâtée, le visage tout aussi maussade et figé. « Pourtant, quand elle était jeune... » Oui, mais quand ?... Il y avait bien trente ans. Et les années avaient passé, coulé comme du sable entre les doigts, alors à quoi bon se souvenir, s'étonner... Impossible de comprendre à quel moment la jeune fille à laquelle il restait littéralement scotché avait été remplacée par cet être ordinaire, indispensable, mais inintéressant. Sa femme.

La porte du poste n'arrêtait pas de s'ouvrir sur de nouveaux clients. Des sales, des propres, des ivres-morts et des presque-sobres, des agressifs et des calmes. Les casiers du coffre-fort se remplissaient de tout un fatras trouvé dans leurs poches, en majorité bon à jeter. Toujours pas de client plein aux as, que du menu fretin. Nikolaï Mikhaïlovitch était assis derrière sa moitié de table, revenant sans cesse au compte de ce qu'il avait réussi à amasser. Il rêvait d'une bonne surprise. Parfois, il s'approchait de la porte d'entrée, fumait sans entrain une Java amère, mâchait sans entrain des pirojki à la pomme de terre ramenés de la maison, déjà désagréablement refroidis. Il avala une ou deux fois un demi-verre de vodka pour se donner du cœur au ventre. Il regardait souvent sa montre.

Le temps passait terriblement lentement et, vers les deux heures du matin, quand le flux des arrivées se calma, il s'arrêta presque. À présent, s'ils amenaient quelqu'un, ce serait forcément un pouilleux, un SDF puant. Il n'y avait plus que ça dans les rues.

La doctoresse prit un livre de poche et, reniflant de plaisir, se plongea dans sa lecture. Les sergents sortirent un backgammon du coffre-fort. Hum, tout le monde avait trouvé une activité, mais lui, Nikolaï Mikhaïlovitch Eltychev ?...

Il n'avait pas de passion, faisait tout par devoir, rien pour lui-même. Après la septième, il avait commencé un apprentissage d'ajusteur, puis avait travaillé pendant deux ans dans

une usine de wagons. Bien sûr, il buvait des verres avec des copains, allait danser ; deux gars de son âge faisaient partie de troupes amateurs, et intégrèrent avec une facilité étonnante une école de culture¹, un autre devint Komsomol, et un autre, qui faisait de la lutte, devint maître ès sports, et commença à participer à des compétitions. Eltychev, lui, travaillait normalement, passait ses congés comme tout le monde, fit son service militaire à dix-neuf ans, après quoi, une fois démobilisé, il se vit offrir un poste dans la police. Il accepta. Et voilà, à cinquante ans, il était capitaine. Rien ne prouvait qu'il irait jusqu'à commandant, ou alors juste à la veille de la retraite... Voilà, c'était sa ligne de vie.

C'est vrai que les autres – les artistes, le sportif et le kom-somol – avaient disparu dans la nature, aucun n'était devenu une célébrité. Mais ils avaient, probablement, eu une vie intéressante et brillante pendant un moment.

Eltychev avait eu sa chance. Mais il n'avait pas su la saisir, il avait reculé, tergiversé trop longtemps. Et sa famille l'avait retenu, deux mômes. Il avait eu peur pour eux et ne s'était pas jeté dans la bataille. Les mômes avaient grandi... L'aîné n'avait été reçu nulle part, était devenu un vrai balourd, un gros bébé de vingt-cinq ans, quant au cadet... Avec lui les choses avaient mal tourné : pendant une bagarre, il avait envoyé son poing dans la gueule d'un type et lui avait éclaté le cerveau. Le type était devenu handicapé, et Denis avait pris pour cinq ans de colonie pénitentiaire.

Nikolaï Mikhaïlovitch savait que ses voisins, ses connaissances, en parlaient à voix basse : « Un drôle de flic, avec un fils en taule... » Il surprenait parfois aussi des regards moqueurs au travail, mais il se contenait, il s'efforçait de ne rien remarquer, de ne pas prendre les choses à cœur, de peur d'écraser à son tour son poing sur le crâne de quelqu'un.

1. Les « activités amateurs », spectacles, chants, etc., étaient encouragées à l'époque soviétique, car considérées comme une manifestation de l'activisme dont devaient faire preuve les bons citoyens soviétiques. Elles se déroulaient notamment dans les « clubs » et les « Palais de la culture », dont les animateurs étaient généralement diplômés des « écoles de culture », où ils apprenaient des activités artistiques à un niveau semi-professionnel.

Dans sa jeunesse, il ne se distinguait ni par sa force, ni par sa vigueur. Peut-être parce que sa famille vivait pauvrement, qu'ils mangeaient mal. Vers ses trente-cinq ans, il avait forcé, il s'était senti des muscles d'acier ; il avait l'impression d'être un gros bloc de pierre qui, s'il était mis en branle, roulerait en écrabouillant tout sur son passage. Ses collègues, quand ils allaient en salle de musculation, s'étonnaient aussi : « T'es sacrément fort, Nikolaï Mikhaïlovitch ! T'aurais pas fait des haltères dans ta jeunesse ? » Eltychev répondait en plaisantant : « Non, seulement du combat de rue. »

Vers les quatre heures du matin, les détenus du sous-sol commencèrent à se faire entendre. D'abord en demandant à aller aux toilettes : on les y emmena. Puis ils réclamèrent de l'eau, le droit d'appeler chez eux, qu'on les libère. Les plus bruyants étaient ceux du petit groupe qui avait été arrêté au club *La Chauve-souris*.

Quand les cris s'accompagnèrent de coups sur la porte et que les détenus se mirent à scander : « À boire ! À boire ! On veut sortir ! On veut sortir ! », Eltychev n'y tint plus :

– Allez, on va les calmer.

Il descendit avec les deux sergents.

– Qui veut sortir ? demanda Eltychev en se plantant au milieu du couloir.

– Moi, moi ! s'exclamèrent des voix dans plusieurs cellules.

– Bien. Fais-les sortir, Ionov.

Le sergent Ionov, faisant tinter son gros jeu de clés, ouvrait les portes, laissait sortir ceux qui le désiraient, qui étaient conduits dans une toute petite pièce, d'à peine quatre mètres carrés, avec des tuyaux de chauffage en S le long des murs et de fines barres au plafond (la pièce semblait avoir servi de séchoir, à une époque). La femme de ménage y entreposait seaux et serpillères, un sac de chlorure de chaux, et on y enfermait parfois les détenus les plus agités, les candidats aux quinze jours de détention. Mais cette fois, soit à cause de ses tristes réflexions, soit parce qu'il y avait eu plus de mécontents que prévu, Eltychev remplit la pièce à craquer. Quatorze personnes – tous ceux qui avaient exigé qu'on les libère.

– Ici, vous aurez le temps de réfléchir, dit-il en fermant la porte.

Il remonta au bureau, enleva son képi, essuya avec un mouchoir la sueur sur son front.

– Oh, quelle chaleur, dit la doctoresse en surprenant son geste. Il va falloir aller à la datcha pour enlever les bâches de protection des cerisiers et des pruniers, ils risquent de pourrir.

Eltychev émit un grognement peu encourageant, s'assit. Il n'avait pas de datcha : il avait envisagé plusieurs fois d'acheter du terrain, mais s'était chaque fois ravisé, en faisant le compte. Il aurait fallu acheter des planches pour la clôture, construire une bicoque quelconque, commander du terreau... À présent, bien sûr, il regrettait, mais c'était trop tard : aujourd'hui, un terrain ne s'achetait plus pour une bouchée de pain, la moindre parcelle coûtait des milliers et des milliers de roubles.

Pendant une demi-heure, le sous-sol avait été plutôt calme (les gémissements avinés et les jurons enroutés comptant pour du beurre), puis des poings rageurs se mirent à tambouriner sur la porte de la petite pièce :

– On peut pas respirer ! Ouvrez, bande de tarés !

Les coups sur la porte devenaient de plus en plus forts. Eltychev n'y tint plus :

– Ionov, spraye-leur un peu de poivre par la serrure. Ils se foutent vraiment du monde.

Le sergent descendit. Les cris se turent un moment – les types, serrés comme des sardines dans la petite pièce, espéraient visiblement qu'on allait les libérer – puis reprirent, mais plus fort, on les entendit tousser à s'arracher tripes et boyaux, hurler. Quand les hurlements firent place à des cris inhumains, la doctoresse s'arracha à sa lecture.

– Mais qu'est-ce qu'il se passe là-bas ?

– Qu'ils y restent, se renfrogna Nikolaï Mikhaïlovitch. Ça leur apprendra peut-être à se tenir à carreau...

Dix minutes plus tard, sur l'insistance de la doctoresse, ils ouvrirent la porte.

Une vague d'air brûlant et toxique s'échappa de la petite pièce ; la doctoresse tressaillit, recula vivement. Les protestataires gisaient sur le sol, empilés les uns sur les autres, leurs corps figés dans des poses tordues.

Chapitre 2

Depuis quelque temps, Valentina Viktorovna réfléchissait souvent à son passé. Les souvenirs déferlaient soudainement sur elle, comme un accès de fièvre ; ils l'étouffaient, la laissaient sans force. Elle devait alors lâcher tout ce qu'elle était en train de faire, s'asseoir, se laisser envahir quelques minutes par ce flux de mémoire, revivre tel ou tel moment de sa vie, avec ces pensées lancinantes : et dire qu'ici j'aurais pu faire autrement, et là, j'aurais dû... Elle avait déjà vécu un demi-siècle. Toute sa vie de femme, pour ainsi dire. Avec, pour seule perspective – la vieillesse.

À une époque, quand elle était toute jeune, elle se représentait la vieillesse comme un temps serein, désiré, heureux. Elle imaginait des vieux calmes et réfléchis qui, ayant vécu dignement, intelligemment et utilement, goûtaient un repos mérité. Une fois par mois, le facteur apportait leur retraite, et les vieux, chaussant sans se presser leurs lunettes, signaient consciencieusement et respectueusement le bordereau. Leurs fils et filles leur amenaient des petits-enfants à qui ils enseignaient ce qu'eux seuls, connaissant tous les mystères de la vie, pouvaient transmettre. Ils n'étaient jamais pressés, sentaient différemment le soleil, étaient sensibles à la beauté des arbres, avaient même leur façon à eux de respirer l'air...

Mais soit qu'ils n'aient existé que dans son imagination enfantine, soit que la vieillesse ait bien changé aujourd'hui,

Valentina Viktorovna ne se sentait pas sur le point de prendre du repos. Au contraire : la vie exigeait d'elle toujours plus de forces, il fallait aller plus vite, courir, résoudre une foule de problèmes, subir coup sur coup. Et là, c'était une vraie catastrophe : ils devaient déménager. Sans avoir nulle part où aller.

Ce jour-là, le trajet du retour lui avait semblé particulièrement difficile. Ses jambes n'avançaient pas, tout, autour d'elle – les gens, les feux de signalisation, les voitures, les maisons –, lui semblait hostile, prêt à l'attaquer, l'écraser ou, crachant sa haine, lui agiter ce journal devant les yeux... Jusqu'à la ville dans laquelle elle avait somme toute vécu trente-deux ans, qu'elle considérait comme la sienne, et qui lui semblait aujourd'hui elle aussi hostile, étrangère.

Valentina Viktorovna avait à peine fait dix mètres qu'elle se sentit prise de faiblesse ; elle comprit qu'elle était sur le point de s'effondrer et se traîna jusqu'à un banc où elle s'assit précipitamment, étreignant de toutes ses forces les lattes de bois, serrant les paupières pour ne pas voir les points rouges qui dansaient devant ses yeux... La tension, peut-être... Elle était mieux, assise, mais déjà elle s'empêtrait dans la toile des souvenirs, qui se resserrait sur elle.

Elle était arrivée dans cette ville en soixante-cinq, pour étudier. Elle ne savait pas, à ce moment-là, quel métier elle voulait faire ; elle désirait juste s'échapper de son petit village obscur. Mais la ville, qu'elle n'avait vue que deux fois auparavant, avait vite cessé de lui plaire : elle était faite de maisons sans étage, poussiéreuse, tout aussi terne (vieux rondins, clôtures et trottoirs en bois), et remplie de gens qui, comme elle, sortaient à peine de leur kolkhoze. Et tout le monde courait dans tous les sens, maladroitement, se bousculant, dans le vrombissement des camions : derrière les palissades, on creusait des fondations...

Valentina était entrée à l'école pédagogique, en section langue et littérature russe. On lui avait donné une place dans une baraque-foyer d'étudiants, elle partageait sa chambre avec trois autres filles. C'était embarrassant, elle avait honte de vivre en permanence sous le regard des autres.

Mais elle ne resta qu'un mois et demi dans cette école. En octobre, une commission du chef-lieu régional vint recruter

des candidats au lycée technique, pour une formation de bibliothécaire. Valentina fut une des premières à se porter volontaire – pas par passion pour les bibliothèques : elle se disait qu'elle serait mieux là-bas. Elle fut sélectionnée.

Aujourd'hui, rétrospectivement, elle était convaincue d'avoir alors fait la première grosse erreur de sa vie. Elle aurait dû rester à l'école pédagogique, pour devenir enseignante dans l'école de son village... Mais elle n'aurait jamais accepté l'idée, à quinze ans...

Le chef-lieu régional lui avait fait de l'effet. C'était vraiment une ville, avec des avenues, des squares, des trams, un immense théâtre. La jeune Valentina n'avait même pas osé rêver y habiter un jour, ni s'installer dans l'une des dizaines de maisons à six étages aux fenêtres en demi-lune. Or, elle aurait probablement dû oser, tenter sa chance.

Des garçons de la ville avaient essayé de lui faire la cour, mais elle était échaudée par les récits de ses amies (dont elle avait depuis longtemps oublié les noms), les « ils couchent avec toi et puis ils t'abandonnent », les histoires d'avortements, et elle coupait toujours court à ces tentatives. Elle ne dansait même pas avec eux.

Quand elle rentrait au village pour les vacances, elle passait par la petite ville de son école pédagogique. Elle put constater que celle-ci devenait une vraie ville, que des maisons s'étaient élevées sur les fondations, pas très hautes – à trois étages –, mais bien aménagées, que les rues s'étaient couvertes d'asphalte, qu'on trouvait du gazon, des colonnes de béton avec des lampadaires. Une usine de wagons était apparue à la périphérie, les anciens paysans se transformaient en ouvriers.

Cette petite ville commençait à plaire à Valentina, et lorsqu'on lui avait proposé, à la fin de ses études, une place à la bibliothèque centrale qui venait d'y être construite, avec de nouvelles vitrines, des livres tout neufs, une vaste salle de lecture, elle avait accepté.

On lui avait donné une chambre en foyer de travailleurs, son travail était simple. Pendant ses études, tout lui avait semblé plus difficile et moins compréhensible...

Valentina avait fait toute sa carrière à la bibliothèque centrale. Un jour, sur le chemin du foyer, elle avait rencontré un

jeune sergent de police, qu'elle avait fréquenté pendant six mois avant de l'épouser. Elle avait toujours été persuadée qu'elle ne partirait de sa bibliothèque que pour la retraite, après une grande fête d'adieu.

Mais il s'avérait qu'elle allait devoir donner sa démission, plonger dans l'inconnu. Elle n'en pouvait plus de surprendre les regards hostiles de ses collègues, des visiteurs, qui savaient tous ce que son mari avait fait...

« Une affaire criminelle, répétait-elle, une affaire criminelle. » Combien d'efforts, de nerfs, d'argent avaient-ils dû dépenser quand leur fils avait été jugé, et la même chose se répétait deux ans plus tard avec Nikolai. Si, dans le premier cas, les gens étaient généralement de son côté – ça arrive, une bagarre, ce n'était pas comme si son fils avait donné un coup avec un couteau ou une lame artisanale, il avait frappé à mains nues –, cette fois-ci, c'était le contraire.

Mais qu'est-ce que Nikolai aurait dû faire ? Ils étaient toute une bande d'agités, intenable, ils empêchaient les autres de dessoûler, et il les avait enfermés dans un local d'isolement. Comment aurait-il pu prévoir combien il fallait d'oxygène à chacun, ce qui allait arriver. Est-ce qu'il avait seulement imaginé que cinq d'entre eux feraient des œdèmes pulmonaires, qu'on devrait les envoyer en réanimation et qu'ils s'en tireraient de justesse. Cela dit, peut-être qu'on aurait pu étouffer toute cette histoire, en s'excusant, en s'arrangeant avec eux, s'il n'y avait pas eu cet article dans le journal local. Tout était parti de là.

On sait bien que les journalistes détestent la police, et l'un des cinq était un collègue à eux. Voilà pourquoi ils avaient gonflé l'affaire...

Valentina aurait eu beaucoup à dire aux enquêteurs, elle aurait pu, semble-t-il, tout leur expliquer, les convaincre que son mari n'était pas coupable, mais personne ne lui avait rien demandé. Même Nikolai lui interdisait toute allusion à cette affaire – ça le rendait fou. Mais comment ne pas y penser, comment se taire, si tout tournait autour de ça maintenant ? Se reconforter en se disant qu'il ne serait pas emprisonné, qu'il avait pris quatre ans avec sursis ? Mais ça n'empêchait pas que leur vie s'était effondrée, qu'ils devaient maintenant s'extraire des décombres, se reconstruire, se relever.

Et pourtant, tout aurait pu être différent. Si elle était restée dans le chef-lieu régional, avait épousé un de ces jeunes hommes délicats, qui avaient fait des études et l’effrayaient avec leur délicatesse et leur éducation qu’elle prenait pour de la ruse. Elle vivrait aujourd’hui dans une ville d’un million d’habitants, aurait pu devenir, ce n’était pas exclu, directrice d’une grande, lumineuse bibliothèque. Ou alors elle ne travaillerait pas, mais s’occuperait de sa maison, de son mari, un directeur d’usine ; les enfants auraient terminé des études, et alors... Non, le mieux serait d’être rentrée au village, d’instruire les enfants. De vivre dans une solide isba avec de bonnes fondations, un potager, une vache...

Cela faisait longtemps qu’elle n’était pas revenue au village, dont elle gardait une vision radieuse, et où la vie lui semblait si juste et authentique. Mais chez qui aller ? Après la mort de ses parents, ils avaient vendu la maison, et les enfants, qui vivaient déjà tous en ville, s’étaient partagé l’argent. Il ne restait plus personne, à part la tante Tania, la sœur aînée de sa mère, qui avait survécu et à son mari, et à ses trois enfants. Elle n’était peut-être d’ailleurs déjà plus là – elle avait dépassé les quatre-vingts ans depuis longtemps... Il aurait fallu, dans l’idée, aller voir sur place, mais comment faire maintenant... Oh, mon Dieu...

Leur maison à trois étages, l’un des premiers immeubles de la ville, apparaissait aujourd’hui à Valentina Viktorovna sous un jour particulièrement misérable, avec ses murs penchés, délabrés. C’était sans doute un réflexe de défense – bientôt, cette maison lui deviendrait étrangère, elle et sa famille la quitteraient pour toujours.

Dans la cour, elle s’assit à nouveau pour reprendre son souffle : elle haletait comme si elle avait gravi une haute colline. Elle regarda autour d’elle. Une maison semblable s’élevait en face de la sienne : des vitres ternes, des balcons remplis à craquer de vieux meubles, de planches, de cartons en pagaille. Dans la cour, la place de jeux consistait en un bac à sable, un toboggan de bois, cassé, et une balançoire qui émettait des grincements stridents dès qu’on grimpeait dessus. Il y avait encore une cage de hockey envahie d’herbes folles, des fils tendus entre les branches de peupliers, sur lesquels séchait un linge grisâtre, usé par les lavages... Le tableau

était bien sûr plutôt déprimant, même les feuilles dorées de septembre ne parvenaient pas à l'illuminer, mais ils y avaient passé tant d'années... C'est ici que ses fils avaient grandi...

Elle se leva à grand-peine, lourdement. Il fallait rentrer. Préparer le dîner. Et – ils allaient avoir une discussion. Nikolai avait dû rencontrer Veressov, le chef de la police, et ils allaient savoir si leur famille devait aller droit au gouffre, ou si elle avait encore une chance d'y échapper.

Elle ouvrit elle-même la porte, avec sa clé. À l'intérieur, on entendait le bourdonnement de la télévision, et le bruit de la douche dans la salle de bains. Mais, en dépit de ces sons rassurants, l'atmosphère était inquiétante, oppressante. « Comme s'il y avait un mort dans la maison », se dit Valentina. Elle s'en voulut immédiatement et ajouta, effrayée et implorante : « Dieu nous en garde, Dieu nous en garde. »

Elle aurait voulu dire bonjour, annoncer sa présence comme elle le faisait d'ordinaire, mais ne put s'y décider. Sans un mot, elle enleva ses bottes, accrocha son manteau à la patère.

Nikolai était assis dans son fauteuil. Sur l'écran, des filles maigres à demi nues se démenaient en chantant avec le peu de voix qu'elles avaient :

*Laisse-moi sortir de ma prison dorée
Laisse-moi sortir de ma pri-son¹ !*

Toute la compassion qu'elle éprouvait pour son mari se transforma immédiatement en irritation, voire même en indignation. Et Valentina demanda d'un ton abrupt :

- Alors ?
- Hein ? Nikolai la regarda d'un air effrayé, prit la télécommande sur la table à journaux et baissa le son.
- Tu as parlé avec Veressov ?
- Oui.

Ayant compris qu'il n'y avait rien de bon à attendre de la conversation, Valentina n'en continua pas moins ses questions.

1. Hit du début des années 1990.

– Et alors ?

– Alors... C'est la merde. Nikolaï gémit, remua sur son fauteuil. Nous avons un mois pour quitter les lieux... Veressov lui-même est sur le gril, on le bombarde d'inspections, ils ont nommé un nouveau chef de l'inspection des services de police, qui vient du chef-lieu régional...

Il continua à parler d'un ton monocorde et coupable, comme un mari contrit qui tente de se justifier devant sa bourgeoise un lendemain de bringue, mais Valentina Viktorovna ne l'écoutait pas. Une phrase s'était fichée dans son cerveau, et repassait en boucle : « Un mois pour quitter les lieux... » Ça voulait dire : déménager avec toutes leurs affaires, leurs casseroles, ce téléviseur de malheur (elle prit la télécommande et l'éteignit tout à fait), l'énorme divan grinçant, les livres que personne ne lisait plus depuis longtemps. Et se retrouver à la rue.

– Alors, dit-elle en interrompant son mari, qu'allons-nous faire ?

Il s'emporta :

– Comment veux-tu que je le sache ? Comment ! Je m'excuse d'avoir tiré si peu d'argent des alcoolos, je n'ai pas de quoi acheter un appartement.

Valentina s'assit sur le divan, dont les ressorts grincèrent misérablement en se comprimant. Son mari, au contraire, sauta sur ses jambes, se mit à arpenter le peu d'espace libre de la pièce.

– Trente ans que je travaille dans la police ! J'ai parcouru toutes ces rues comme agent de patrouille ! Et maintenant – ah, les salauds !

– Attends, l'interrompit Valentina, surmontant sa crainte face à ses cris (il avait crié de cette façon plus d'une fois au cours des derniers mois ; il était temps de chercher une solution). Attends, il faut prendre une décision.

– Quelle décision ? Il n'y a plus qu'à se mettre la corde au cou...

– Ar-rê-te !

Leur fils apparut devant eux. Mouillé, nu, un linge noué autour de la taille. Il les regarda d'un air maussade, puis traîna des pieds vers sa chambre.

– Artiom, lui lança Valentina Viktorovna. Viens par ici.

– Quoi ? Il s’arrêta, mais ne se retourna pas.

– Je te dis de venir !

Il s’approcha. Grand, fort, avec une poitrine velue de jeune homme, mais des yeux d’enfant, d’enfant renfrogné...

– Bon. Nikolaï – Valentina se sentit une fermeté nouvelle –, Nikolaï, assieds-toi. Bon, il faut prendre une décision... Faisons un conseil de famille.

Son fils toussota d’un air mécontent.

– Allez ! Assieds-toi aussi, plus vite que ça ! On va nous jeter dehors, et il toussote !... Bon. Elle tenta de se calmer. Bon, quelles possibilités avons-nous ? Premièrement, on peut louer un appartement.

– Un deux pièces, c’est cinq mille roubles par mois, intervint son fils.

– D’où sais-tu ça ? Le salaire de Valentina s’élevait à quatre mille sept cents roubles.

– Ben, je me suis renseigné.

– Alors peut-être qu’une maison¹...

– Et puis quoi ? dit son mari. Admettons qu’on loue, une année, deux ans... Toi et moi, on n’en a plus pour longtemps, mais eux – il hocha la tête en direction de son fils –, Denis va revenir.

Valentina voulut dire qu’il aurait fallu réfléchir plus tôt au fait que c’était un appartement de fonction, qu’il ne leur appartenait pas, et que ce genre de situation serait arrivé tôt ou tard. Elle se tut, pour ne pas provoquer un nouvel éclat... Et soudain, elle eut comme une illumination, la solution s’imposa.

– Alors, peut-être qu’on devrait... aller au village ? C’est à cinquante kilomètres d’ici.

– Où ça, dit Nikolaï en plissant le front, à ton village ? Lui, il était né en ville, mais il avait perdu de vue sa famille depuis longtemps, et la baraque où il avait passé son enfance avait été détruite dans les années soixante-dix.

– Où d’autre ? Il y a ma tante, elle doit être encore vivante... Elle a une isba.

1. Une maison en bois sans eau courante, sans chauffage central, coûte bien moins cher qu’un appartement avec tout le confort moderne.

Au mot « isba », Artiom faillit toussoter une nouvelle fois.

– Et quoi ? Quoi encore ? fit remarquer Valentina. Tu n'avais qu'à travailler, étudier... Un grand bonhomme de vingt-cinq ans, et il fait comme...

– Mais toi, tu travailles, l'interrompt son mari. Tu vas faire ce trajet tous les jours ?

– Je donnerai ma démission. Je ne peux plus les voir... Je ne suis pas de bois, pour supporter tout ça... C'est comme si j'étais moi-même un assassin...

Nikolaï poussa un gémissement et se détourna.

Ils restèrent quelque temps sans parler. Artiom se recroquevillait, il avait froid, mais il comprenait qu'il valait mieux ne pas s'éloigner, même pour s'habiller. Ils allaient encore crier qu'il se fichait de tout. Il devait patienter jusqu'à ce qu'ils aient fini.

Valentina fut la première à prendre la parole :

– Alors ?... Je prendrai congé demain, j'irai voir. Peut-être... Peut-être qu'il n'y a déjà plus rien là-bas... Hein ? Elle regarda son mari, son fils. Parce qu'il faut bien... Hein ? Ils gardaient le silence, et Valentina perdit à nouveau patience, un cri monta dans sa gorge : On devra bien aller quelque part, à la fin !

Ils acceptèrent sa proposition. Son mari, avec un désespoir résigné, et son fils, semble-t-il, avec indifférence.

Valentina enfila sa robe de chambre, alla à la cuisine. Il fallait préparer le repas. Elle prit un morceau de porc congelé, mit de l'eau à chauffer pour les pâtes. Choisit un oignon dans le panier... Ses mouvements étaient précis, polis jusqu'à la perfection au fil des décennies, mais chaque fois qu'elle regardait un objet – l'armoire de la cuisine, le presse-fruit manuel que personne n'utilisait plus depuis longtemps, le moule à gâteau –, elle perdait courage. Chaque objet semblait crier, hurler d'un ton pitoyable et insistant : « Prends-moi ! Ne me jette pas ! Je te serai encore utile ! » Et elle se représentait les heures déjà proches, inéluctables, qu'elle passerait à faire des cartons, trier les objets, puis sortir les meubles, les charger pour on ne sait où... Valentina luttait avec une envie de laisser tomber son couteau, de s'asseoir sur le tabouret et de serrer les paupières. De cesser d'exister.

Nikolaï entra dans la cuisine, s'arrêta devant sa femme et, dansant d'un pied sur l'autre, ce qui n'était pas dans ses habitudes, finit par proposer :

– Peut-être que je... pourrais acheter une bouteille... J'en peux plus, vraiment... Pour soulager la tension.

Valentina hocha la tête.

– Vas-y. Mais prends-en une pas trop mauvaise.

Elle se disait qu'elle boirait volontiers elle aussi.

Chapitre 3

Le village s'appelait Mouranovo, du nom de la petite rivière coulant dans le voisinage, la Mouranka. À une époque, c'était un village au plein sens du terme : il avait une église, construite sur une petite colline. Elle avait été rasée dans les années soixante, et remplacée par un club ressemblant à une grange à blé.

La rue principale de Mouranovo était une route menant au lointain village de Tigritskoïe. Elle était asphaltée, mais les machines agricoles soviétiques l'avaient défoncée depuis belle lurette, et personne ne l'avait réparée. Le conducteur du camion ZIL eut le temps de jurer un nombre incalculable de fois avant d'arriver devant la maison, en essayant vainement d'éviter les trous et les fondrières, tandis que Valentina fronçait les sourcils en imaginant la vaisselle et les appareils ménagers tressautant à l'arrière.

L'isba de la tante Tatiana¹ était située en plein centre du village. Sur la droite, trois maisons plus loin, se trouvaient la poste et, encore une maison plus loin, les magasins, dont un seul était en activité, les deux autres étant fermés et abandonnés

1. Tania est le diminutif de Tatiana. (On verra aussi, plus loin : Valia pour Valentina, Kolia pour Nikolai, Tiom ou Tioma pour Artiom, Lena pour Elena, Natacha pour Natalia). Nikolai dit « Tatiana », et Valentina appelle sa tante, plus familièrement, « Tania ».

depuis longtemps. Sur la gauche, il y avait une école à un étage, le plus vieux bâtiment du village, et, presque en face, le club et un château d'eau.

Nikolaï Mikhaïlovitch était venu plusieurs fois pendant le mois. Il avait apporté des affaires, fait les démarches pour l'enregistrement¹, effectué quelques réparations dans la chambre qu'ils allaient habiter, et s'était forcément un peu habitué à l'idée que c'était désormais leur maison, mais il n'en était pas moins pris d'une sorte de terreur chaque fois qu'il voyait l'isba de tante Tatiana. Terreur à l'idée de passer l'hiver, et en pensant à tout ce qu'il leur faudrait réussir à faire pendant l'été pour passer l'hiver suivant dans des conditions à peu près correctes.

Nikolaï Mikhaïlovitch avait fait les trajets en bus : un malheur n'arrivant jamais seul, sa voiture était en panne. Il n'essayait pas d'engager la conversation avec les gens du coin, parlait le moins possible avec la tante. Celle-ci, petite et desséchée, passait le plus clair de son temps assise sur un tabouret devant le poêle strié de suie, démesurément grand dans la petite isba, à regarder le sol de ses yeux décolorés, resserrés par les rides... Dans les premiers temps, quand il trouvait dans la cour une planche un peu pourrie, mais qui ferait provisoirement l'affaire, il demandait à la tante Tatiana : « Est-ce qu'on peut l'utiliser ? » Elle levait péniblement son bras pareil à une branche morte, soupirait : « Pren-ends-la. Qu'est-ce que j'en ferais... » Très vite, il cessa de lui poser des questions, cessa presque de remarquer sa présence.

Tout en s'affairant à isoler le sol, le plafond, sortir de la chambre la table tombant en morceaux (sa place allait être occupée par une partie de la paroi murale de l'appartement), Nikolaï Mikhaïlovitch ne pouvait pas croire, et ne voulait pas croire, que c'était désormais la maison de sa famille. Qu'ils allaient vivre dans cette construction en rondins penchée par les années, et que, peut-être, c'est de là qu'on les emmènerait un jour, lui et sa femme, au cimetière.

1. Toute personne résidant en Fédération de Russie est tenue de s'enregistrer auprès des autorités à une adresse précise (généralement dans son propre logement, ou celui qu'elle loue).